

ICI LONDRES

22 octobre 2014

Etienne Daho, ado éternel

Artiste intemporel qui défie les âges et les modes, Etienne Daho vient présenter à Londres jeudi 23 octobre son dernier album, Les chansons de l'innocence retrouvée, pour lequel il s'est entouré notamment de jeunes talents frenchy installés à Londres.

Le titre de votre album Les chansons de l'innocence retrouvée, interpelle. Aviez-vous perdu votre innocence ?

Non, on ne la perd pas comme ça. C'est un peu compliqué mais ça prend beaucoup de temps de libérer les projections qu'ont les autres pour redevenir ce que vous êtes.

Vous avez accompagné les premiers pas de Lou Doillon et de Yan Wagner et faites office de référence de la scène émergente. Est-ce ça aussi, l'innocence retrouvée ?

En tout cas, j'ai toujours un œil ouvert sur ce qui se passe, sans un gramme de nostalgie, j'embrasse tout ce qui est neuf. J'ai eu la chance de rencontrer sur mon chemin des artistes qui avaient envie de travailler avec moi et ça me maintient dans une dynamique. Mais l'innocence c'est autre chose. Je parlerais plutôt d'élan ou d'envie et ça, évidemment je ne le perds pas.

C'est un album très jeune mais avec aussi beaucoup de résonances "gainsbouriennes". Etait-ce voulu ?

Pas du tout, je ne suis pas du tout inspiré par Gainsbourg. J'étais plutôt inspiré par la soul et par la disco quand on a commencé à faire ce disque. Mais on m'a déjà fait la remarque. Melody Nelson est un album tellement important partout dans le monde que ça me fait plaisir... mais si c'est le cas, c'était... innocent !

Ce n'est pas le premier album que vous enregistrez ici. Pourquoi Londres ?

J'ai toujours eu une passion pour Londres, j'y vis partiellement depuis très longtemps. C'est une ville très bonne pour l'inspiration, on a l'impression de faire partie de quelque chose qui avance quel que soit son âge et j'aime bien cette sensation. Les Anglais ont toujours envie que quelque chose de nouveau arrive. Il n'y a pas de nostalgie, comme les Américains, ce qui peut être un peu embêtant, en même temps on a l'impression qu'il y a toujours une aventure qui commence en Angleterre, j'adore ça.

Vous avez une forte connexion avec Londres... ça ne vous a jamais effleuré de chanter en anglais ?

De temps en temps je chante en anglais mais comme j'ai un accent de Maurice Chevalier (rires)... J'ai fait un projet avec le groupe Saint Etienne en 1995 avec Un weekend à Rome qui est devenu He's on the Phone et j'avais chanté en anglais avec eux. Ça reste une expérience super, une belle récréation, on avait enregistré pour le plaisir, et en plus du plaisir on a eu beaucoup de succès.

Avez-vous déjà joué ici ?

J'ai joué en 1985 au Marquee, une salle qui n'existe plus, et à ICA. Ce sont de très bons souvenirs, c'est toujours génial de jouer à Londres, mais c'est toujours génial de jouer ailleurs qu'en France, c'est une autre expérience. Même si ça pousse un public majoritairement français, il y a des artistes et un public anglais qui connaissent mon travail et qui viennent me voir. C'est toujours bien de leur montrer que j'ai toujours envie de faire de la musique et que je sais le faire.

Est-ce un défi de venir chanter en français à Londres ?

Oui, et en même temps c'est l'équivalent de la sixième ville de France... Il y a quelques années c'était un vrai défi. En 1989, il y avait des affiches partout dans Londres : "Etienne Daho : The Biggest name in French Pop", c'était drôle !

Pour cet album, vous avez collaboré avec des artistes anglophones comme Debbie Harry et Nile Rogers ou des artistes français qui ont un pied en Angleterre comme John & Jehn et François and the Atlas Mountains. Comment les avez-vous vous choisis ?

C'est eux qui m'ont choisi ! J'avais déjà des connexions avec Debbie Harry et Nile Rogers depuis un moment, c'était l'album parfait pour qu'on puisse se retrouver. François et Jehnny Jehn, qui joue dans Savages, tous ces artistes je les ai rencontrés à Londres comme des évidences, sans préméditation.

Yan Wagner c'était différent, il m'avait demandé de chanter en duo sur son album. Il y a beaucoup d'invités comme les New-Yorkais d'Au Revoir Simone que j'apprécie beaucoup et qui sont avant tout des rencontres du hasard. Quand on fait de la musique on finit toujours par tomber sur des gens avec qui on est fait pour aller bien ensemble.

On a l'impression que vous affectionnez particulièrement les collaborations. Est-ce un moyen pour vous de vous enrichir, de vous renouveler ou un besoin de ne pas travailler seul ?

Je ne sais pas... On fait de la musique pour partager. Avec le public, parce que les artistes sont souvent des névrosés qui ne savent pas communiquer. Le partage est important pour moi, mais je le fais de plein de manières différentes, comme produire des disques pour d'autres artistes ; c'est l'envie de mélanger sa musique avec celle des autres et ça l'enrichit.

Y aura-t-il des invités spéciaux pour cette date londonienne ?

Aucune idée (rires) ! Ça dépend de tellement de choses, des tournées des uns et des autres... C'est beaucoup trop tôt ; je ne sais même pas ce que je vais faire demain matin !

Petites questions londoniennes

Qu'aimez-vous à Londres ?

J'adore les parcs, les espaces verts. A Paris on ne voit pas le ciel, les rues sont trop étroites. A Londres, c'est beaucoup plus ouvert. Les gens en Angleterre ont un rapport aux autres qui est plutôt courtois et je trouve ça vachement agréable. Moi je viens de Bretagne donc il y a des connexions avec Londres, j'y viens depuis que j'ai 14 ans. Je m'y sens chez moi.

Avez-vous des quartiers, coins préférés, voire des adresses ?

J'aime bien Shoreditch, pas d'adresses en particulier, il y a tellement de bars et ça change très vite.

Quels artistes anglais vous ont influencé et lesquels écoutez-vous aujourd'hui ?

En fait je suis beaucoup inspiré par des Américains comme le Velvet Underground. En anglais, je dirais Syd Barret, Marianne Faithfull, David Bowie. J'aime bien Temples en ce moment.

Propos recueillis par Amandine Jean